

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 16 — Samedi, 23 août 1884
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



HOLLANDE. — La question de la succession au trône : La reine Emma et la jeune princesse Wilhelmine.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 23 août 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Quatrième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Raoul de Sorel.—La reine Emma des Pays-Bas et la princesse Wilhelmine — Manières et coutumes en Chine.—Un conseil par semaine, par Octave Sully — A travers la Perse.—Nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—De partout.—Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : Hollande : La question de la succession au trône, la reine Emma et la jeune princesse Wilhelmine.—A travers la Perse : Téhéran, capitale de la Perse ; Chiraz, patrie du poète Hafiz ; Inpahan : la place royale ; Tabreez : la porte de la ville ; Téhéran : la porte du sud ; Façade est du palais du schah.—Gravure du feuilleton.

QUATRIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le quatrième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi soir, le 1er septembre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel, Montréal. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

Je sais bien que je vais m'attirer un tas d'injures, d'épithètes mal sonnantes, de mauvais noms ; on va m'accuser peut-être d'être vendu—c'est tellement l'habitude d'accuser les autres de se vendre— ; on va dire que je passe à l'ennemi, que je suis un transfuge ; on va dire... que je ne sais pas ce que je dis, etc.

Ma foi ! tant pis pour ceux qui gloseront ; comme je dis ce que je pense et ce que je veux, j'affirme carrément, avec toute la *rondeur* qui me caractérise, que les échevins de la cité de Montréal viennent de commettre une bonne action.

Mon Dieu, je n'ignore pas que dire pareille chose peut paraître absurde, insensé, idiot si vous le voulez, mais enfin je vous assure que les échevins de Montréal viennent de faire quelque chose d'intelligent.

Ne déchirez pas le journal—c'est peut-être le numéro gagnant de \$50 du MONDE ILLUSTRÉ— je vais vous dire quoi.

* *

Vous venez de Gaspé, de Hull, de Sainte-Agathe, de partout ou même d'ailleurs—toujours de la province de Québec—vous arrivez à Montréal et, ne sachant qu'elle rue prendre pour aller où vous voulez, vous demandez au premier *policeman* venu :

—Monsieur, où se trouve la rue Plessis, s. v. p ?

L'homme au numéro vous répond en enfonçant sa casquette ou son casque sur son occiput :

—*I don't speak french.*

Vous en interrogez un second qui vous dit :

—*You no speak english ?*

Et ainsi de suite.

Vous voilà bien renseigné, et vous courez grand risque de coucher dans la rue, si vous ne rencontrez pas un bon Canadien qui vous mette sur votre chemin en vous répondant en français.

Vous avez besoin d'aide, de secours, de faire arrêter quelqu'un qui vous ennuie, qui insulte votre femme ou votre fille, vous allez droit au représentant de la sûreté publique, en uniforme, et vous lui exposez les choses.

—*I don't understand french.*

Sapristi, c'est ennuyeux, à la fin, de payer un tas de gens pour nous servir, nous être utiles et nous secourir en cas de besoin, et qui vous répondent froidement et bêtement qu'ils ne nous comprennent pas !

* *

C'est justement cet inconvénient que le Conseil-de-Ville de Montréal veut faire disparaître.

Le débat s'est fait au point de vue national et nous a prouvé, une fois de plus, que quand il s'agit de question de langue, les Irlandais, qui sont nos frères en religion, tournent casaque et se rangent sans hésitation sous la bannière ennemie. Les opprimés marchent à la remorque de leurs tyrans comme des moutons.

C'est malheureux, mais c'est comme ça !

Aussi, quand j'ai dit que les échevins de la cité

de Montréal venaient de prendre une bonne décision, qu'il soit bien entendu que je ne voulais parler que des échevins canadiens-français.

* *

Dorénavant, toute personne faisant partie du corps de police devra parler anglais et français. C'est là le point que nous venons de gagner. Mais la bataille a été rude, et ce n'est pas sans peine qu'on est arrivé à s'unir une fois contre l'ennemi commun.

Les défaites successives essuyées depuis quelque temps, au Conseil-de-Ville de Montréal, par l'élément anglo-saxon, ne sont pourtant que le prélude d'autres combats, et c'est ce qu'a très bien compris l'échevin Mooney qui n'a pu s'empêcher de s'écrier d'un ton larmoyant :

« Cette mesure que vous venez d'adopter est un premier mouvement qui sera bientôt suivi d'un autre plus grave et plus sérieux, à savoir que l'on exigera des échevins la connaissance des deux langues. »

A quoi le *Star*, dans un excellent article, répond : « Oui, M. Mooney, ce sera le second mouvement, et ce jour-là nous aurons le plaisir de vous dire adieu pour ne plus vous revoir au Conseil. »

Place aux hommes qui parlent français et anglais, et que les autres aillent à l'école avant de se mêler de nos affaires publiques.

Pendant que nos échevins tiennent le balai, s'ils voulaient s'en servir un peu pour nettoyer nos rues !

* *

Une chose qui horripile encore les Anglais, c'est de leur parler loterie, et il est d'autant plus curieux de constater cette aversion chez eux, qu'il n'y a pas de gens moins prudents en affaires et qu'on les voit tous les jours jouer leur va-tout dans une spéculation aventureuse.

Chez nous, c'est tout le contraire, nous sommes très peu hardis en affaires, mais comme tous les peuples de race latine, nous aimons les loteries.

Pour vous donner une preuve de la confiance ou plutôt de l'espoir illimité qu'ont certaines personnes de gagner le gros lot, je vais vous conter un fait authentique dont j'ai été témoin il y a quelques jours.

Un marchand, très gêné, se vit à la veille de faire faillite ; son crédit était tellement compromis qu'il avait plus moyen de continuer le commerce, et ses créanciers lui demandèrent de faire cession de ses biens.

Il leur demanda en grâce d'attendre encore trois jours. On les lui accorda, quoique l'on sut parfaitement que c'était inutile.

Mais lui avait son idée, une dernière espérance.

Il attendait le courrier de France qui devait apporter la liste des numéros gagnants de la loterie des Arts Décoratifs.

Il avait cinq billets, il savait que le gros lot était de \$100,000.

La veille de l'expiration du délai qui lui avait été accordé, c'est-à-dire jeudi, il y a huit jours, notre homme rencontre au bureau de poste un de mes amis, qui tenait à la main un journal français où se trouvait la fameuse liste.

—Laissez-moi voir, je vous prie, dit-il.

Je fus alors témoin d'un spectacle étrange, et je ne puis vous décrire tout ce qu'il y avait d'espoir, de rayons, d'attente dans l'œil de ce malheureux en prenant le journal des mains de mon compagnon. Ce fut rapide comme un éclair, il parcourut la liste et s'appuya pour ne pas tomber. Ce n'était plus un homme, c'était le désespoir.

Il n'avait rien gagné.

Le lendemain, il remettait à ses créanciers tout ce qu'il possédait.

* *

Ce n'est pas du reste un cas isolé, car je connais un autre citoyen qui, depuis quinze jours, avait préparé sa valise, tant il était sûr de gagner, pour aller faire un voyage à Paris.

Il est venu à mon bureau consulter la liste, et le B.... qu'il envoya, en voyant que les numéros de ses billets n'y étaient pas, fit trembler les murs de toute la maison.

—N'importe, dit-il, en se remettant, je gagnerai le gros lot de la loterie du Père Labelle.

—La confiance, toujours la confiance.

—Moi, dit un journaliste, je quitterai la ville, j'achèterai une terre sur les bords d'un joli lac, je cultiverai, je ne recevrai aucun journal, excepté LE MONDE ILLUSTRÉ, et je vivrai heureux comme un roi.

—J'irai en France, dit l'autre.

—Moi, en Italie, etc.

Gagnez tous, mes amis, mais restez chez nous, et si vous voulez absolument dépenser votre gros lot, dépensez-le en Canada. Vous trouverez des compagnons qui vous aideront.

* *

Après l'accueil plein de sympathie et d'admiration fait aux survivants de l'expédition Greeley, vient le revers de la médaille.

On fait grand bruit en ce moment aux Etats-Unis au sujet d'une accusation de cannibalisme, lancée contre les malheureux marins retrouvés, vous savez dans quelles circonstances, sur un glaçon du cap Sabine.

L'accusation a fait son chemin, et des réponses ambiguës et pleines de restrictions faites par les libérateurs et les délivrés, il résulte une quasi certitude que ceux-ci ont mangé leurs camarades qui ont succombé.

Le fait fut-il avéré, que je ne vois pas là de raisons sérieuses d'accuser les malheureux qui ont fait un repas aussi horrible, de s'être conduits froidement et de parti pris en cannibales. Et c'est pourtant ce que semblent dire de braves gens qui font leurs trois repas par jour, ignorant complètement ce que c'est que la faim, ce besoin terrible qu'il faut satisfaire et qui pousse au vol, au crime ; qui fait oublier tout sentiment et qui rend l'homme semblable à une bête féroce.

* *

Il y a autre chose à faire que de blâmer ces malheureux—si toutefois ce dont on les accuse est vrai—c'est de les plaindre.

Franchement, croyez-vous que si ces hommes ont éprouvé les souffrances d'Ugolin, ces souffrances sans nom, qui oblitérent en nous, je le répète, tout ce qu'il y a de supérieur à la bête, ils ne sont pas excusables d'avoir mangé ce qui était mangeable, sur ce morceau de glace, leur prison ?

Plaignons-les et faisons même plus, félicitons-les de ne pas avoir tué pour manger.

Car il ressort clairement des rapports faits jusqu'à ce jour, qu'un seul homme est mort de mort violente, Henry, un Allemand, convaincu de vol de vivres, pris sur le fait, la main dans le sac.

On comprend que le commandant de l'expédition Greeley, voyant les vivres diminuer tous les jours, ait enfin donné les ordres les plus sévères pour chaque homme ait droit à sa ration. Après calcul fait, on avait constaté qu'à raison de deux onces à peine de vivres par jour, on pouvait résister encore une ou deux semaines au plus, et il est clair que le capitaine devait décider que tout voleur serait puni de mort.

Or, Henry avait déjà volé trois fois, et ce n'est qu'à la quatrième fois, le 6 juin, quelques jours avant la délivrance, qu'il fut passé par les armes.

L'exécution a donc été juste.

Quand au reste, inutile de blâmer, on ne discute pas avec la faim.

* *

On ne parle en ce moment, à Montréal et à Québec, que de l'arrivée des membres de la société des savants anglais. La plupart d'entre eux sont déjà au Canada depuis plusieurs jours et, en attendant l'ouverture du congrès scientifique, ils utilisent leurs loisirs en allant, qui aux Montagnes Rocheuses, qui au Niagara, qui encore en étudiant notre province.

Cette visite a son importance, car c'est la première fois que cette société se réunit hors du territoire de la Grande-Bretagne, et on suppose avec raison, je crois, que le Canada gagnera beaucoup à être connu par des hommes sérieux comme doivent l'être nos hôtes actuels.

Les savants américains profitent de cette occasion pour venir voir leurs collègues anglais, et il faut espérer que, de cette réunion, résulteront des mesures qui tendront à faire exploiter les immenses ressources minières de notre pays.

* *

Va-t-on prendre le deuil, mettre les drapeaux à mi-mât, allons nous gémir et nous lamenter ?

Le roi de l'aviron, Hanlan, la gloire d'Ontario et même de tout le Canada — anglais — vient d'être vaincu, par un australien, inconnu jusqu'alors. Hanlan a été battu par sept longueurs.

Si au moins cela pouvait avoir pour résultat de ne plus entendre parler de cette célébrité du sport nau-

tique, je me réjouirais de cette défaite, mais vous verrez, qu'au contraire, tous les journaux vont nous tenir encore pour six mois au moins au courant des faits et gestes de ce citoyen qui a acquis une fortune aux dépens de la bêtise humaine.

* * *

—Allez n'importe où, vous êtes sûr de rencontrer un Canadien," est un dicton bien connu, mais j'ignorais jusqu'à présent que la chose fut aussi vraie qu'on le dit.

C'est Flavien B... qui m'a éclairé à ce sujet. Il raconte que le docteur D..., de Québec, voyageant il y a quelques années en Afrique, arriva un soir aux premières plaines de sable du Sahara. Le camp étant installé, le Dr aperçut à peu de distance un campement d'Arabes, et ne put résister au désir d'aller voir ces enfants du désert.

Accompagné d'un de ses amis, canadien comme lui, il se dirigea du côté des tentes qu'il apercevait. En disant à son compagnon :

—Enfin, nous allons pouvoir examiner à notre aise un véritable Arabe, nature, n'ayant jamais eu de contact avec la civilisation, et justement en voici un qui s'est éloigné des autres, probablement pour faire sa prière, car il chante.

L'individu en question était assis et psalmodiait en effet une complainte dont on ne pouvait encore distinguer exactement ni l'air ni les paroles. Il portait naturellement le turban et le burnous traditionnels.

En approchant, les mots de la chanson devinrent plus clairs, et jugez de la stupéfaction des deux voyageurs en entendant l'Arabe chanter :

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers....

—Comment ! fit le docteur en arrivant au chanteur, vous chantez un air de mon pays, vous parlez donc français ?

—Oui, répondit froidement le pseudo Arabe, et je vous connais bien, vous êtes le docteur D..., de Québec.

—Mais comment se fait-il que vous soyez ici, habillé en arabe et voyageant dans le désert ?

—Pour ça, voilà l'affaire : Je suis de Beauport, je me nomme Narcisse B... Il y a trois ans, le goût des voyages m'a pris, je suis allé en Angleterre, en France, en Espagne, et c'est en me rendant au Cap que le navire sur lequel je me trouvais fit naufrage. Je fus pris par ces gars là qui, voyant que je pouvais leur être utile, m'ont emmené après m'avoir habillé comme eux. Il y a deux ans que je les suis, je parle un peu leur langue, je leur sers d'interprète et ils ne veulent plus me lâcher. Ma vieille doit me croire mort.

—Voudriez-vous retourner en Canada ?

—J'hairais pas ça.

Après quelques démarches, le Dr D... obtint la liberté de son compatriote qui vint revoir sa vieille. Je parie que les troupes françaises vont trouver des Canadiens à Madagascar et au Tonquin.

RAOUL DE SORÉL.

LA REINE EMMA DES PAYS-BAS ET LA PRINCESSE WILHELMINE

(Voir gravure)

La mort récente du prince d'Orange a causé une vive sensation en Europe, au point de vue de la question de la succession au trône de Hollande. Le roi n'ayant plus désormais d'héritier mâle, la couronne devra revenir, après sa mort, à la jeune princesse Wilhelmine-Hélène-Pauline-Marie, issue de son second mariage, et qui, étant née le 31 août 1880, ne compte pas encore quatre ans. Dans le cas où le roi viendrait à mourir avant la majorité de sa fille, la constitution hollandaise exigerait la nomination d'un régent du royaume, et il est à prévoir que cette fonction serait dévolue à la reine même.

C'est en 1879 que la princesse Emma de Waldeck-Pyremont, sœur de la duchesse d'Albany, a épousé le roi Guillaume de Hollande ; elle n'est âgée que de vingt-cinq ans.

Si la princesse Wilhelmine n'atteignait pas l'âge de sa majorité, c'est-à-dire dix-huit ans, la couronne reviendrait à la sœur du roi, la princesse Sophie, aujourd'hui mariée au grand-duc de Saxe-Weimar Eisenach, et passerait ainsi en des mains à demi-gormaines.

Il est assez curieux de remarquer qu'à défaut de la princesse Sophie, c'est encore une femme, la princesse Marie de Wied, cousine du roi, qui aurait droit à la couronne.

Enfin, si comme tout le fait prévoir, le roi Guillaume ne laisse pas de fils, le grand-duché de Luxembourg serait détaché des Pays-Bas, car les femmes ne peuvent y régner. Il appartiendrait alors au chef de la branche aînée de la maison d'Orange, au duc Adolphe de Nassau qui, bien que déposé par la Prusse en 1866, n'en est pas moins aujourd'hui dans les meilleurs termes avec l'empereur d'Allemagne.

MANIÈRES ET COUTUMES EN CHINE

Les manières des Chinois semblent en bien des points l'opposé des nôtres. Nous ôtons notre chapeau quand nous rendons une visite ; le Chinois garde le sien sur sa tête. Quand nous rencontrons un ami, nous lui tendons cordialement la main ouverte ; le Chinois ferme ses deux mains et serre ses deux poings l'un contre l'autre. Pour dîner, nous commençons par le potage et le poisson, et nous terminons par les fruits et les liqueurs ; le Chinois commence par les fruits, les liqueurs, les biscuits et finit par le poisson et le potage. En Amérique, le blanc est la couleur symbolique de la toilette d'une jeune fille qui se marie et pour ses demoiselles d'honneur ; en Chine le blanc est interdit à une mariée, et ses demoiselles d'honneur sont de sévères matrones vêtues de noir. En Amérique les jeunes mariées vont passer la lune de miel loin du monde ; la femme chinoise ne sort pas de la maison de son mari pendant le premier mois de son mariage. Chez nous le deuil est noir ; en Chine il est de couleur claire, le blanc seul excepté. En Amérique l'enfant enlève son cerf-volant, le père est assis et le regarde ; en Chine le cerf-volant est le jeu des grandes personnes, et l'enfant, assis par terre, regarde gravement. Dans les livres nous avons la première page où les Chinois ont la dernière, et réciproquement. Ils mettent la pagination en bas des pages, les notes au-dessus du texte. Nous lisons de gauche à droite et en descendant ; les Chinois lisent de haut en bas et de droite à gauche.

Chez nous, une mère qui embrasse son enfant le porte à ses lèvres comme un fruit et le mange de baisers ; une mère chinoise le porte à son nez et le respire comme une fleur. Par le plus beau clair de lune le Chinois porte sa lanterne allumée. Le cavalier chinois monte son cheval à droite. L'écolier chinois qui récite sa leçon tourne le dos à son maître. Nous n'appelons guère notre médecin que lorsque nous sommes malades ; le Chinois le regarde plutôt comme le gardien de sa santé ; il le paye quand il est bien portant ; tombe-t-il malade, il a droit de reprise sur les honoraires avancés ; s'il meurt, les héritiers peuvent réclamer la somme entière ou peu s'en faut.

—Dans ce pays, écrivait un correspondant d'un journal anglais, les roses n'ont point de parfum, les femmes pas de jupons, l'ouvrier pas de dimanche et le magistrat pas d'idée d'honneur ; les routes sont sans voitures et les vaisseaux sans quille ; le signe de l'embarras est de se gratter les antipodes de la tête, la place d'honneur est à gauche, et le signe de l'intelligence dans l'estomac ; ôter son chapeau est un geste insolent.

Les Chinois sont très vindicatifs. "Lorsqu'ils ont perdu un procès, dit M. Pauthier, un de leurs principaux moyens de vengeance consiste à se pendre à la porte de leur adversaire, dans son jardin ou dans son champ, pour attirer sur lui l'animadversion de ses concitoyens et la malédiction de l'esprit céleste. Celui qui a été la cause d'un pareil suicide est, pendant de longues années, l'objet d'une espèce de réprobation publique, et on le regarde comme poursuivi par la vengeance du ciel."

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Dans l'état de santé, les boissons froides doivent être recherchées pendant l'été. Boire froid, mais non glacé, est incontestablement utile, c'est un moyen de tonifier l'estomac, de diminuer les sueurs et de relever l'appétit.

Au contraire, l'usage des boissons glacées est préjudiciable à la santé.

OCTAVE SULLY.

A TRAVERS LA PERSE

(Voir gravure)

La marche des Russes en Asie, qui n'est pas sans donner à la Perse de légitimes inquiétudes, nous a engagés à donner les quelques vues de ce pays que nous publions aujourd'hui, et au sujet desquelles voici des explications sommaires :

Schiraz ou Chiraz, chef-lieu de la province de Farsistan, est à 333 kilomètres au sud d'Ispahan. Cette ville, située au milieu d'une belle et riche plaine, est la troisième de la Perse. Dans son enceinte, qui embrasse une assez grande étendue de territoire cultivé, elle renferme trente mosquées, de nombreux collèges, de vastes bazars, et, comme toutes les villes importantes de l'Orient, de splendides établissements de bains. On y voit le tombeau d'Hafiz, le plus grand poète de la Perse.

Téhéran, capitale du royaume, s'élève dans une plaine sablonneuse, au pied du mont Elbourz. Sa forme est celle d'un rectangle ; elle est entourée de fossés et d'épaisses murailles flanquées de tours. On y entre par quatre portes. A l'intérieur de la ville, on trouve des rues irrégulières et étroites, des maisons basses, un grand nombre de magnifiques jardins, des bazars, le palais du schah et d'autres édifices qui donnent un aspect imposant et moderne.

La ville d'Ispahan, ancienne capitale de la Perse, est aujourd'hui en partie déserte, et les murs en terre qui formaient l'enceinte s'écroulent en bien des endroits ; mais elle est encore très curieuse à visiter. La plupart des voies publiques conduisent au centre de la ville et débouchent sur la place royale ou Méidan-i-Schah, dont nous donnons la vue. C'est le plus beau quartier d'Ispahan. Cette place, a écrit M. Flandin, l'une des plus spacieuses du monde, a pour plan un vaste rectangle, dont le périmètre est donné par la ligne continue d'un canal d'eau vive. En temps ordinaire, la plus grande partie de Méidan-i-Schah est occupée par des marchands forains, des derviches qui prêchent, des médecins, etc. C'est sur cette même place que s'élève la grande mosquée d'Ispahan.

NOS PRIMES

\$200.00 chaque mois—Liste des gagnants du dernier tirage

Montréal.—E. D. Gauthier, 10, rue St-Emery ; Moise Dupont, 274, rue Wolfe ; Joseph Charbonneau, 164, rue des Allemands ; Théodore Trudeau, 382, rue Ontario ; Mme N. Brooks, 383, rue Montcalm ; Wilfrid Séguin, 304, rue Montcalm ; A. Savard, ét. ph., coin des rues Ste-Catherine et St-Denis ; Mlle D. Audet, 225, avenue Laval ; Mlle Rosina-Anna Guilbault, 420, rue Panet ; J.-N. Picard, 210, rue Sangumet ; Damien Beaupré, 217, rue Craig ; Mlle Philomène Jolicœur, 287, rue Panet (deux primes) ; Mme Sophie Lamarche, coin des rues Lagauchetière et Montcalm ; Arthur Lefebvre, 2241, rue Notre-Dame ; Mme Lesigne, 428, rue Mignonne ; Mme Louise Madeau, 32, rue St-Urbain ; O.-D. Benoit, 357, rue Panet ; Mlle Malvina Melheur, 59, rue Champlain ; Chs. Swatch, 232, rue Aqueduc ; N. Perreault, 25, marché Bonsecours ; Mme Joseph St. Cernie, 87, rue Beaudry ; Arthur Berthiaume, rue Sanguinet ; Alphonse Jacques, 253, rue Amherst ; Pierre Leclerc, 192, rue Aqueduc ; C. J. Ronleau, 26, rue Boyer.

Holyoke, E.-U.—E.-A. Dorval, 49, rue Dwight.

Wabouchène, Ontario. Lucien Bisson.

Hochelaga.—Théodule Pigeon, 267, rue Frontenac.

Québec.—Adjutor Marquis, commis chez M. Allaire, St-Roch ; E. Tremblay, 26, rue Bétaïr ; A. Bédard, 238, rue St-Jean ; Mlle Laura Doré, village Mont-Paisant.

Ottawa.—J.-P. Cousineau, 103, rue Clarence.

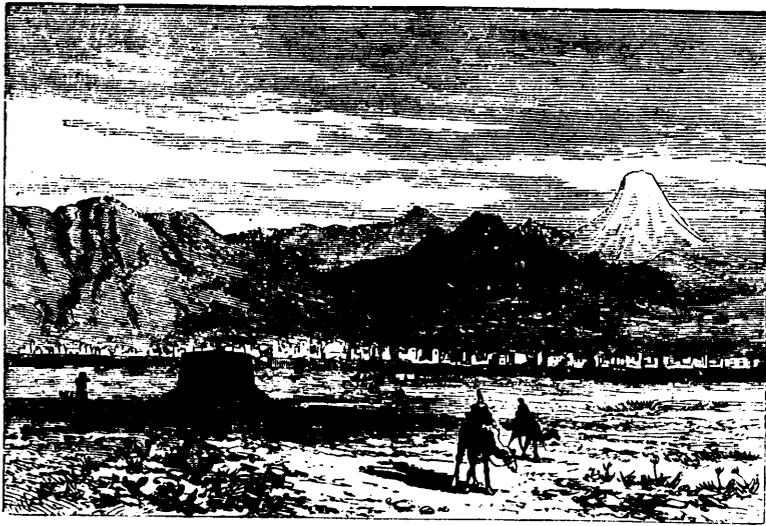
Ste-Cunégonde.—Adolphe Paquette, 96, rue Quesnel.

St-Jean P. Q.—Ed. Arpin.

N. B.—Les personnes qui n'ont pas encore réclamé leur prime sont priées de le faire immédiatement.

L'année 1884 dans laquelle nous sommes est bissextile. On sait que le calendrier grégorien établit bissextile toute année dont le millésime peut exactement se diviser par quatre. L'année 1900 est dans ce cas, comme l'ont été 1700 et 1800, l'année 1600 fut bissextile ; les années 2000, 2400, 2800 le seront.

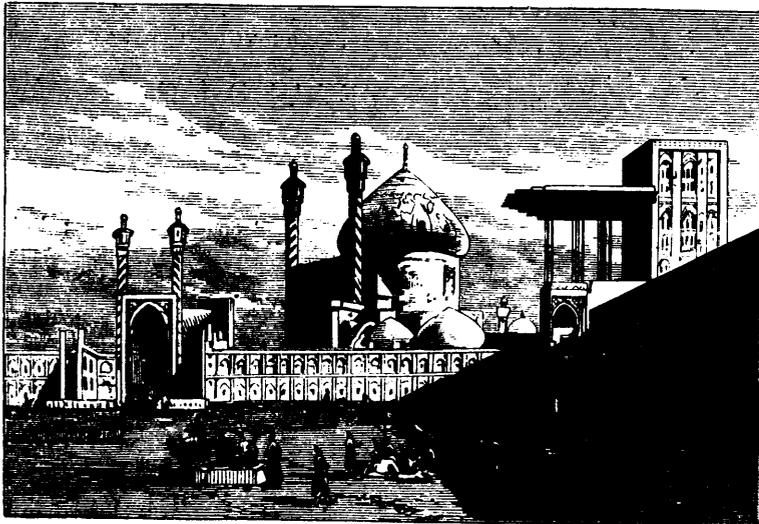
Cette suppression d'un jour par quatre siècles a pour objet de rétablir un accord aussi parfait que possible entre le calendrier et les phénomènes célestes. Néanmoins, cet accord ne peut être complet. Dans quatre mille ans, il faudra faire un mois de février de 30 jours. Actuellement, notre calendrier est d'environ dix-huit heures en retard sur le soleil. L'année 2000 rétablira à peu près l'accord.



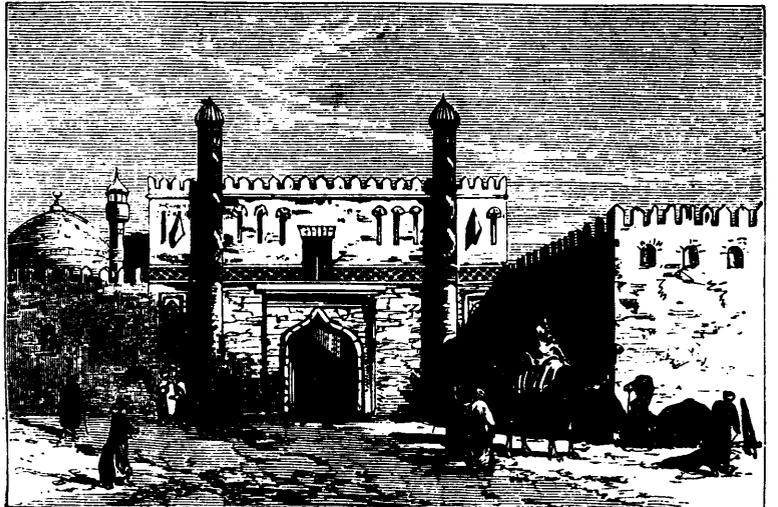
Téhéran, capitale de la Perse.



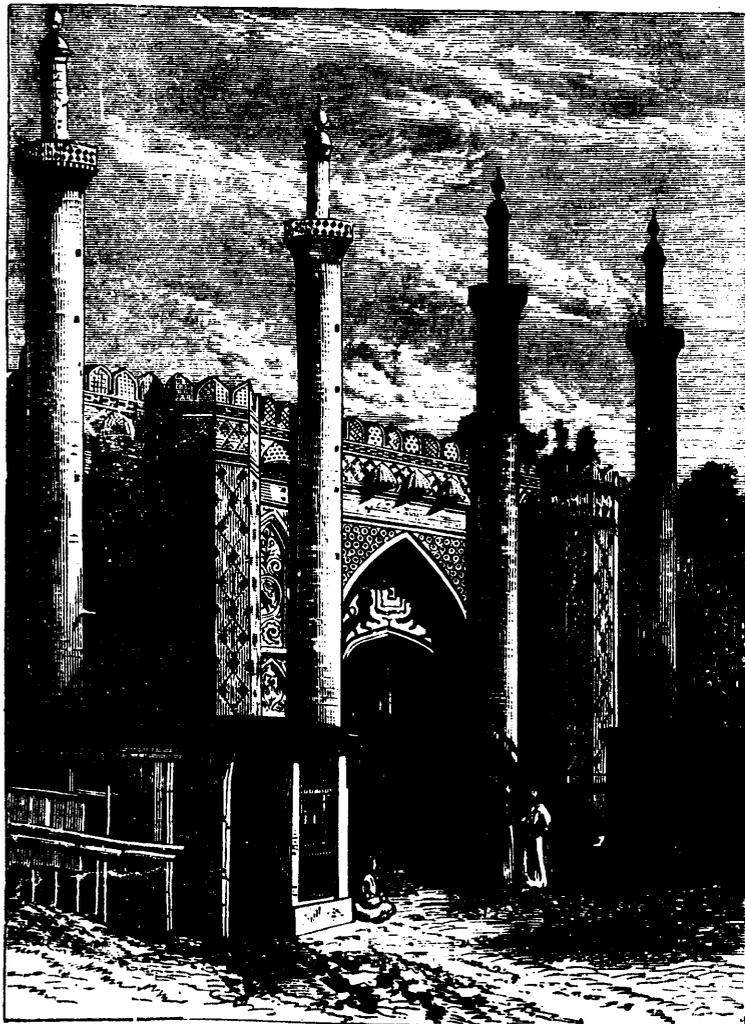
Chiraz, patrie du poète Hafiz.



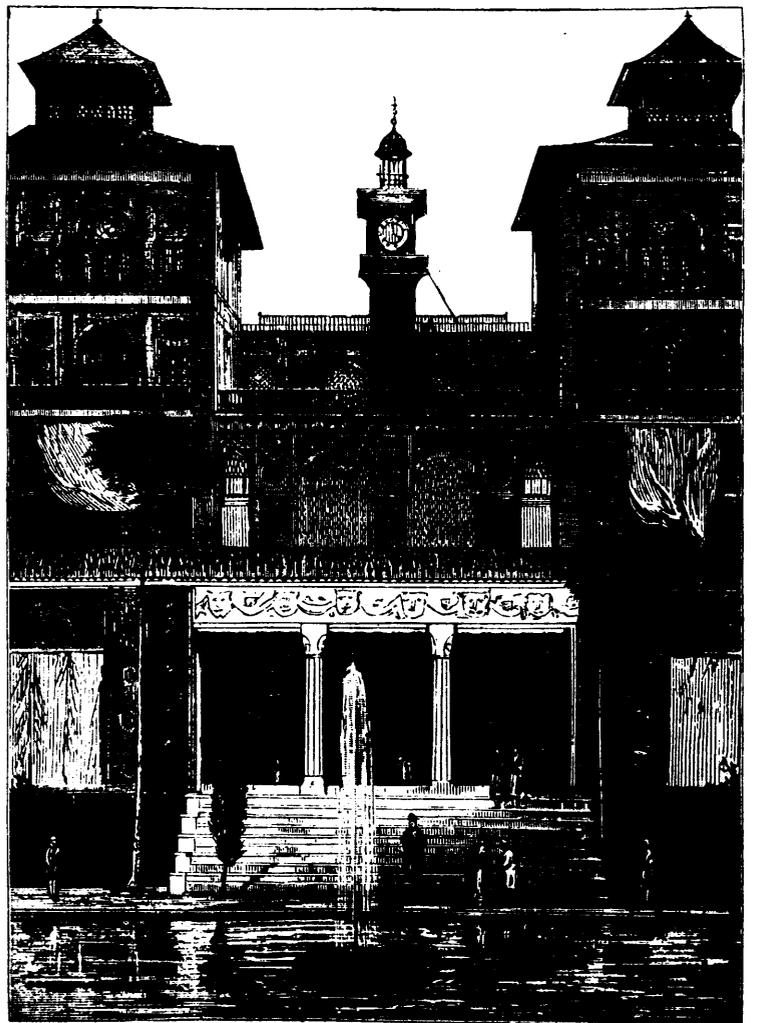
Ispahan : Meidan-i-Schah (la place Royale).



Tabreez : La porte de la ville.



Téhéran : la porte du sud.



Téhéran : facade est du palais du schah.

LA
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

III
RÉCITS
(Suite)

Comme il traversait le jardin, la lettre placée dans sa ceinture tomba dans l'allée durcie par la gelée ; le prêtre la releva, l'examina soigneusement afin de voir si l'enveloppe n'était point salie, si le cachet demeurait intact ; satisfait de son examen, mais ne voulant plus s'exposer à semblable accident, il la garda à la main.

A peu de distance de l'abbé marchait Damien aux aguets depuis l'aube, espionnant pour le compte de son maître ce qui se passait autour du château. Il avait vu successivement entrer le notaire et le prêtre ;

—En effet, dit amèrement Maxime, si je suis dépossédé, tu perdras une bonne place.

—A ce sujet, monsieur connaît mes intentions. Je me lancerai dans la finance, oh ! la petite finance, à courtes échéances et à gros intérêts... Un de mes amis a fait de la sorte fortune en dix ans... Je ne manque ni d'habileté ni de faconde, à l'école de monsieur on se forme vite.

—Revenons à la lettre.

—Monsieur connaît la directrice des postes ?

—Non, répondit Maxime distraitemment.

—Moi je la connais... C'est une fille de trente ans, amaigrie, jaune, souffrant à la fois de l'envie et d'une maladie de foie. Toute bile, cette demoiselle Rebais... Son père occupa une belle position dans un ministère, on lui a donné comme une aumône le bureau de poste de Marolles. Elle y vit pauvrement, mal servie par une gardienne de chèvres, jalousant les riches et s'en prenant à tous de ce qu'elle appelle sa déchéance... Avec ces natures-là, les compromis sont possibles, elles aiment le désordre pour lui-même et trouvent à commettre le mal un plaisir raffiné...

reste au chevet de son malade. Le seul moyen d'enrayer les projets de votre oncle est de vous en prendre à Gaston...

—Laisse-moi, fit Maxime, et agis pour le mieux.

Damien quitta son maître et descendit vers le village ; trois fois il passa devant le bureau de poste dont les contrevents demeuraient soigneusement clos. Enfin la petite gardeuse de chèvres les ouvrit à grand effort de ses bras maigres, et montra sa tête ébouriffée dans le cadre sombre de la fenêtre. En même temps une voix aigre et pointue partit du fond de la salle.

—Cateline, as-tu fini ?

—J'accroche les volets, mademoiselle.

—Tu es bien longtemps.

—Mes bras sont trop courts, j'ai peur de tomber.

—Dépêche-toi, paresseuse, et tire le guichet, le public peut venir.

—Bien, mademoiselle.

Cateline accrocha le dernier volet et disparut dans la chambre.

Un moment après Damien ouvrait la porte du bureau.



Père ! Père ! comme tu as été longtemps. — (Voir page 126, 2me col.)

la vue de la lettre que tenait l'abbé Choisel lui donna le soupçon de la vérité.

—M. de Marolles vient d'écrire à M. Gaston, pensa-t-il.

Embottant le pas derrière le curé, il vit celui-ci se diriger vers le bureau de poste puis jeter une lettre par l'étroite ouverture de la boîte.

—J'en étais sûr, murmura-t-il.

Il consulta sa montre et constata que le bureau ne s'ouvrirait pas avant deux heures.

—Lire la lettre n'est pas indispensable, murmura-t-il, il faut seulement que je sois certain qu'elle est pour M. Gaston et que je connaisse son adresse. Ces petites gens-là doivent souvent déménager...

Damien rentra au château et pénétra dans la chambre de Maxime. Après lui avoir fait part de ses observations, il ajouta :

—Quelle que soit la teneur de la lettre, elle devra partir. Il suffit que nous nous tenions sur nos gardes... Que monsieur me pardonne cette façon de m'exprimer ; il me semble, tant est grand mon dévouement, que ses intérêts sont devenus les miens.

—Tu en conclus ?

—Que je pourrai lui acheter la lettre, si je ne l'obtiens pas pour rien.

—Combien vaut-elle ? demande Maxime.

—Le diamant que vous avez au doigt.

—Prends-le donc, et fais vite. Mon sang bout, j'ai la fièvre. L'inaction à laquelle je suis réduit devient une torture. Si j'avais pu pénétrer près de mon oncle, j'aurais vite reconquis mon empire. L'habitude est une grande force. Je lui aurais persuadé qu'il s'était trompé, il n'eût demandé qu'à me croire. Ce Gaston, il l'a oublié... Une des raisons qui pourrait sur moi lui donner un avantage serait son mariage, mais il est certain, seulement... cette union fut célébrée à Chandernagor où peut-être on ne les entoure point d'autant de précautions légales qu'en France... Si j'avais vu mon oncle une heure, une minute !

—Quant à cela, monsieur peut renoncer à y parvenir. Les deux domestiques du Dr Sameran font la garde dans le vestibule, et Sébas demeure dans l'antichambre du premier étage, tandis que le docteur

Arthémia Rebais, roide dans sa robe noir d'un rouge déteint, ses cheveux plats lissés sur un front bas et trahissant l'obstination, venait de s'asseoir à sa place de fonctionnaire.

Damien, qui savait au besoin calquer les façons de son maître, s'inclina d'une façon d'autant plus courtoise que ce qu'il souhaitait obtenir paraissait plus difficile.

—Mademoiselle, lui dit-il avec assurance, je viens de jeter dans la boîte une lettre adressée par moi à M. Gaston de Marolles... dans cette lettre, j'ai oublié de lui donner un renseignement indispensable, seriez-vous assez bonne pour me la rendre.

Arthémia n'ignorait point que ces complaisances sont permises, elles les avait eues différentes fois, cependant elle hésita :

—Ecrivez une lettre complémentaire, monsieur, dit-elle presque sèchement.

—Voulez-vous me faire comprendre que je réclame une faveur illicite ?

—Difficilement accordée, du moins.

—Me connaissez-vous, mademoiselle ?

—Vous êtes le valet de chambre de M. Maxime de Luzarches.

—Son intendant, corrigea Damien.

—J'avais entendu raconter dans le pays... on y est fort méchant, d'ailleurs ! que non seulement M. de Luzarches haïssait son cousin, mais encore qu'il avait réussi à faire partager cette haine à M. Henriot de Marolles... se réconcilient-ils donc sur le lit d'agonie de l'oncle millionnaire.

—La parole de l'abbé Choisel a bien de l'onction.

—Je n'en doute pas ; souhaitez-vous du papier et une plume pour écrire une seconde lettre ?

—Merci, mademoiselle, c'est la première qu'il me faut.

Damien avait mis à son doigt la bague de Maxime, il la fit miroiter.

—Dans votre situation, mademoiselle, une femme montre beaucoup sa main, la vôtre est belle... mais elle le semblerait davantage encore ornée de ce beau bijou... Je vous le passerai au doigt quand vous aurez eu la bonté de retrouver dans la boîte la lettre que je réclame, et que, du reste, je vous rendrai à l'instant.

Arthémia regarda Damien en face, puis la bague, ferma les yeux, comme si elle espérait échapper à la tentation, enfin subitement plongeant les mains dans la boîte elle tria rapidement les lettres qu'elle renfermait, trouva celle que réclamait Damien et la lui tendit, serrée entre le pouce et l'index, mais elle ne la lâcha qu'en sentant le diamant entourer l'annulaire.

Damien s'éloigna, fendit l'enveloppe à l'aide d'une lame d'une grande finesse, et qui ne devait laisser aucune ébaubure, non en haut, mais par le côté, la lut, retint l'adresse souhâtée, recolla l'enveloppe après y avoir glissé le billet de M. de Marolles, puis il la rendit à Mlle Rebais.

—Mille grâces, lui dit-il.

Il sortit rapidement du bureau.

—Rue Truffaut, 15... c'est bon à retenir... M. Gaston recevra la lettre demain matin... Il quittera Paris le jour même... peut-être ne sera-t-il à Grenoble qu'au milieu de la nuit... Non, il viendra jusqu'à l'auberge de Marolles... Peut-être y souperait-il, afin de ne déranger personne au château avant l'heure où M. Henriot s'éveille...

Par deux fois, Damien répéta :

—L'auberge du *Soleil-Levant* ! C'est une idée, cela !

Regagnant le château, il monta rapidement à l'appartement de Maxime. Celui-ci rongea sa colère avec peine. Vainement il avait tenté de pénétrer chez son oncle, et une fois de plus il s'était vu repousser avec perte. En apercevant Damien, il crut trouver un sauveur dans son complice.

—Eh bien ! demanda-t-il.

—La lettre est partie.

—Ne valait-il pas mieux la garder ?

—C'eût été une imprudence. Nous savons ce que nous avons intérêt à apprendre, il suffit.

—Ainsi Mlle Rebais ?

—Se pare de votre diamant. C'est une âme vendue, elle donnerait une lettre recommandée pour un bracelet.

—Et cette lettre renferme ?

—Une instante prière adressée par votre oncle à son neveu... il le supplie d'accourir sans retard au château.

—De sorte qu'il sera ici ?

—Après-demain dans la nuit.

—Et ne rien pouvoir, rien ! s'écria Luzarches avec rage.

Damien s'approcha, le regard aigu, la bouche sifflante :

—Si, dit-il d'une voix âpre, il reste quelque chose à faire.

Luzarches recula épouvanté par l'expression du visage et par le son de voix de son valet.

Puis, tombant dans un fauteuil et enfouissant son front dans ses mains :

—Voyons ton plan, dit-il.

IV

CŒURS SOUFFRANTS

Rue Truffaut, à Batignolles, se trouve une maison à trois étages au-dessus desquels sont ménagés de vastes greniers qualifiés "d'ateliers" par des propriétaires ingénieux. Un plancher mal joint, des voliges couvertes d'un papier de teinte neutre, un vitrail assez large ont motivé la modification du nom et l'augmentation du loyer.

Deux petites chambres, dont l'une se trouve munie d'une armoire dans laquelle la ménagère cache un fourneau, composent ce qu'on appelle "l'appartement." L'escalier à ces marches roides, les paliers étroits laissant voir des portes boiteuses ; on sent la misère, mais une misère honnête dans ces logis habités par des hommes doués certainement de talent et dont quelques-uns possèdent du génie. Sur une des portes deux plumes croisées indiquent sommairement la demeure d'un homme de lettres ; une palette couverte de tons invraisemblables décore une seconde entrée ; la troisième porte, sur une carte clouée, un seul nom : *Gaston de Marolles*. La quatrième et la cinquième gardent des crayons et des estompes pour armes parlantes. Une ardoise peadue au mur permet d'inscrire les noms des visiteurs.

Il est cinq heures, la nuit est tombée, dans l'escalier on entend le pas fatigué d'un homme ; à ce bruit, reconnu par des cœurs anxieux et des oreilles attentives, une porte s'ouvre et les deux bras d'une enfant de quinze ans, encore adolescente par la gracilité de ses formes, se nouent autour du cou de celui qui revient.

—Père ! père ! comme tu as été longtemps !

Il pressa l'enfant sur sa poitrine, comme si cette caresse lui donnait du courage, puis il s'avança vers une jeune femme couchée dans un grand fauteuil.

—Comment vas-tu, Arinda ?

La malade évita de répondre.

—As-tu vendu tes deux toiles, Gaston ?

—Oui, répond l'homme d'une voix amère, quarante francs. En comptant les toiles et les couleurs, j'en avais dépensé vingt.

—C'est du pain ! reprit la femme.

—Père ! ne te décourage pas, ajouta la jeune fille, on m'a donné quatre éventails à peindre.

—Au même prix que les autres ?

—Hélas !

—Total : six francs !

—Mère l'a dit, c'est du pain.

Gaston de Marolles s'assit et posa les deux coudes sur la table.

—Je deviens lâche ! lâche ! dit-il. Si j'avais du cœur il devrait me suffire de vivre et de vous faire vivre toutes deux ; vous si faibles, vous gardez plus de résignation que moi.

Arinda se souleva lentement et s'approcha de son mari.

—Ne dis jamais de semblables choses, fit-elle, jamais, je te le défends ! Pour qui luttas-tu sinon pour nous ? Je le sais trop, l'existence te serait facile si tu n'avais pas accepté le fardeau de ma pauvreté ! Rien ne t'obligeait à me prendre pour femme quand je me trouvais ruinée. Je t'avais rendu ta parole, je me résignais à une séparation inévitable et légitime ; je savais à l'avance que tu t'exposais à une bataille dont peut-être tu sortiras vaincu... Quand tu t'obstinas dans ton dévouement et ta tendresse, l'énergie me manqua pour te repousser, je t'aimais aussi, moi ! tu parvins à me convaincre. Devant les hommes et devant Dieu tu pris pour compagne l'orpheline que devait repousser ta famille. Ah ! Gaston, que cette générosité pèse lourdement sur ta vie !

—A ton tour, tais-toi, fit Gaston en s'approchant de la jeune femme et en lui prenant tendrement les mains. Il est des familles frappées successivement dans ce qu'elles ont de plus cher, nous sommes de celles-là. Mais en même temps nous gardons au cœur deux courages : celui de la foi et celui du devoir social. Si parfois je t'ai laissé deviner des défaillances, je fus coupable, il m'appartient de t'épargner un poids de chagrins trop lourd. Oui, nous sommes malheureux et pauvres, mais nous nous aimons, tout est là !

Mélati vint s'agenouiller devant sa mère.

—Mon père a raison, rien n'est perdu pour ceux à qui reste l'amour et la confiance.

—Cher ange ! fit Arinda, tu souffres aussi cependant.

—Vos privations m'affligent, vos angoisses me serrent le cœur, et pourtant je garde au fond de mon âme une singulière confiance.

—Sur quoi la fonde-tu chérie ?

—Vous paraissez toujours oublier mon oncle.

—Ne serait-ce point folie de compter sur lui ?

—Je ne crois pas.

—Quelles preuves d'indifférence il m'a données !

—Sous l'influence de ton cousin.

—Je l'avoue, mais Maxime restant auprès de lui, cette influence subsistera.

—C'est un méchant homme, n'ayant d'autre but

dans la vie que la satisfaction de ses instincts, à la fois vicieux, passionné pour le plaisir, joueur et capable de rouler sur toutes les pentes pourvu qu'il y trouve les jouissances dont il est affamé.

—Ne vous êtes-vous pas aimés autrefois ? demanda Arinda.

—Oui, jadis, dans notre extrême jeunesse. Sa mère était sœur de mon oncle, une sainte qui mourut avant de pouvoir le guider dans la vie. Il commença par dissiper son héritage à Paris. De temps à autre, lorsque une perte considérable le mettait à la côte, il revenait à Marolles, et sachant que mon oncle Henriot conservait de Françoise un souvenir attendri, il évoquait cette douce et pure physionomie, provoquait l'attendrissement dans l'âme de mon oncle, obtenait une somme plus ou moins considérable et se hâtait alors de quitter le château sous prétexte de mettre ordre à ses affaires.

—Mais toi ? demanda Arinda.

—J'habitais Marolles et mon oncle me témoignait une vive tendresse. Mon père, qui était son frère cadet, m'avait en mourant vivement recommandé à lui. Je n'aimais aucun des exercices bruyants faisant la joie de mon cousin, et j'étudiais la peinture avec ardeur. Je l'appris d'instinct, car il n'existait point à Grenoble de maîtres dignes de ce titre. Pendant mes rares voyages à Paris, je visitais les musées, je traversais les ateliers des maîtres, puis je rentrais à Marolles, et je recommençais avec un nouveau courage à en reproduire les magnifiques paysages. La vie me fut douce durant cette phase.

—Jamais tu ne m'as complètement appris le sujet de ta rupture avec ton oncle.

—Le voici. Nous avions pour voisins de campagne un gentilhomme de vieille roche, de fortune moyenne, dont le fils m'inspira une profonde sympathie. Très épris d'une jeune fille dont la dot était considérable, il redoutait un refus de sa famille, et se demandait par quel moyen il arriverait rapidement à la fortune, quand un imprudent lui conseilla de s'engager dans des opérations financières.

« Le malheureux n'y entendait rien. Il ne vit qu'une chose : la possibilité de s'enrichir rapidement et d'être uni à celle qu'il aimait. Dans sa naïveté, il la croyait éprise comme il l'était lui-même ; puisqu'un moyen s'offrait à lui de gagner rapidement de l'argent, il en aurait... »

—Mais la chance pouvait lui devenir contraire.

« Il ne voulut voir que l'hypothèse favorable à ses désirs. Quand il me parla de sa tendresse pour Aurélie, j'essayai de lui faire comprendre que, coquette et futile, elle ne récompenserait peut-être pas son dévouement. Il aimait, il resta aveugle et sourd. Il risqua une partie de l'héritage très modeste de sa mère, avec des alternatives de gain et de perte. Parfois je le voyais rayonnant, quelques jours plus tard il me paraissait profondément découragé. C'était durant ces phases de tristesse qu'il aurait souhaité trouver des consolations auprès de celle qu'il considérait comme sa fiancée, mais Aurélie n'aimait que les fêtes où elle pouvait briller, et lorsque mon pauvre Maurice arrivait près d'elle, pâli par l'insomnie, elle évitait soigneusement de lui demander la cause de ses chagrins, le raillait de sa tristesse et, loin de le guérir, enfonçait de nouvelles épines dans ce cœur déjà saignant. Alors il était tenté de l'accuser, de lui jeter son ingratitude à la face, de lui révéler quels dangereux moyens il employait pour la conquérir, mais un regard railleur, un sourire plein de sarcasme arrêtaient une confidence, hélas ! inutile, et c'est près de moi qu'il revenait las de la lutte, désespéré par les échecs, rassemblant un courage suprême pour tenter de dernières batailles. J'essayai vainement de le convaincre qu'il serait mille fois plus noble et plus digne de lui de se jeter dans l'étude, de chercher une situation. »

« —Je ne sais rien, me dit-il, hors monter à cheval, faire des armes et chasser. J'ai reçu l'éducation d'un inutile, et j'en porte aujourd'hui la peine. Si je veux devenir riche, il ne me reste que la ressource de jeter de l'or dans un sillon où souvent on le voit germer. »

« Mes conseils demeurèrent infructueux. Brusquement un gain inattendu le rapprocha du but qu'il se proposait. Je le suppliai de s'arrêter, de ne point épuiser sa veine de joueur heureux, il m'écouta d'autant moins qu'Aurélie Servile était demandée en mariage par un homme immensément riche, le comte Romanis, trop âgé pour elle, mais qui lui promettait cette haute vie dans laquelle elle rêvait d'entrer. Maurice donna ordre de jouer à la

hausse, à la hausse toujours. Il gardait confiance dans son étoile. Le réveil de ce rêve doré fut terrible. Une nouvelle politique montrait des points noirs à l'horizon, bouleversa les taux de la rente. En vingt-quatre heures, non seulement Maurice se trouva ruiné, mais il restait à découvert d'un montant de 300,000 francs.

— Je n'ai jamais vu pareille explosion de désespoir. Ce fut seulement devant moi qu'il osa parler et pleurer. Que faire ? Je vous l'ai dit, mes chéries, son père possédait un petit bien, gardant l'aspect d'une gentilhommière, quelques maigres rentes, le tout liquidé n'aurait pas produit 150,000 francs. Quant bien même il eut révélé sa situation au malheureux vieillard, celui-ci fut demeuré impuissant. Maurice partit à pied pour le château des Vieilles-Roches ; après un désastre comme celui qui le frappait, il voulait savoir ce qu'il pouvait encore attendre de la vie. Connaisant assez les habitudes d'Aurélié pour savoir que par les heures chaudes du jour il la trouverait dans le parc, il se rendit près des six pierres gigantesques donnant leur nom à la propriété, et selon son attente il y trouva Aurélié lisant un volume à la mode.

— Elle le salua d'un sourire et lui fit signe de prendre place sur un banc de gazon.

— La présence de son institutrice laissait à la situation des deux jeunes gens une convenance parfaite. Aux Vieilles-Roches, Maurice était reçu sur le pied de l'intimité.

— Mademoiselle, demanda Maurice, j'ai voulu vous voir seule ; de l'entretien que nous allons avoir dépend à la fois mon bonheur et ma vie.

— Voilà de bien grands mots, monsieur.

— Moins graves encore que ma situation.

— A en juger par l'expression de votre physionomie et le tremblement de votre voix, cette situation est triste.

— Désespérée, mademoiselle.

— Que puis-je ? demanda-t-elle presque distraitement.

— Tout, mademoiselle, vous pouvez tout... Me perdre ou me sauver, me rendre l'espoir ou me rejeter dans un abîme...

— Je viens de lire une phrase presque semblable dans ce livre... faites-vous des romans, monsieur ?

— J'en ai fait un, mademoiselle.

— Finit-il bien ? Je déteste les dénouements tristes, je vous en prévient.

— Justement, vous me conseillerez à ce sujet.

— Nous allons faire ce que les auteurs appellent de la collaboration.

— Elle disait tout cela avec une légèreté affectée. Devinant un danger pour elle dans l'émotion terrible à laquelle Maurice était en proie, elle voulait du moins éviter que ce péril se changeât en un piège tendu à sa pitié. Sa raillerie, pensait-elle, ne pouvait manquer de déconcerter le malheureux qui se trouvait devant elle, et que déjà elle considérait comme un homme à la mer...

— Eh bien ! ce roman, reprit-elle en regardant Maurice en face.

— Au mot de roman, l'institutrice se rapprocha.

— Un jeune homme de mes amis, appartenant à une famille honorable, mais peu riche, était devenu épris d'une jeune fille.

— Naturellement l'héroïne était parfaite.

— Il la croyait telle, il conserve encore cette pensée. Le chiffre de sa dot pouvait seul mettre un obstacle à leur union. Il résolut de devenir riche et se jeta dans les aventures de la spéculation.

— Je suis certaine qu'il ne l'avait point consultée. On peut être digne d'inspirer un sentiment profond et savoir calculer. Les aléas sont toujours dangereux. Je sais bien que je les aurais formellement interdits.

— Le sentiment qu'il éprouvait ressemblait presque à de la folie, il joua.

— Naturellement il perdit.

— Il perdit tout ce qu'il possédait.

— Oh ! fit-elle, c'était là un roman vulgaire.

— Et sur cette observation elle rouvrit son livre à la page qu'elle avait marquée.

— Oui, reprit Maurice avec feu, c'est un roman vulgaire, miss Scott a raison. Quoi de plus fréquent que de voir un homme placer sur la même espérance son bonheur et sa fortune... Ce qui devient plus rare, c'est de rencontrer une femme assez généreuse pour dire à ce décafé de la vie : — Gardez bon courage, reconstruisez une situation sur des bases nouvelles, demandez au travail ce que vous attendez du

hasard, puis venez me trouver, fidèle et patiente, au foyer de famille où je vous attendrai.

— Vous avez raison, monsieur, les jeunes filles de ce caractère sont rares. Peut-être ne faut-il point blâmer la femme du positivisme qu'elle met dans la vie. A notre époque, on trouve difficilement le moyen de faire un peu de bonheur sans beaucoup d'argent. Savez-vous à quel chiffre de revenu peut se monter une félicité modeste ? Cinquante mille livres de rente et l'on est gêné... Oui, monsieur, et cette somme permet à peine d'habiter Paris durant trois mois et de faire bonne figure dans une ville d'eaux l'espace de quatre semaines... Vous souriez avec pitié, ce me semble, vous ne suivez guère le mouvement du fond de votre petit castel. Moi j'observe la vie, je compare entre elles les existences de mes amies, toutes jouissant des superfluités de l'existence, de ce luxe qui est indispensable à toute création intelligente et belle.

— Mon Dieu ! dit Maurice, seriez-vous plus jolie avec une robe de mille écus ?

— Tout est relatif, celle-ci est charmante avec ses dentelles et s'harmonise avec les bois et les fleurs ; si j'étais mariée, elle resterait insuffisante.

— Ainsi vous ne pouvez être heureuse sans fortune ?

— Non, répondit-elle d'une voix sèche.

— Pourquoi, dites, pourquoi ne m'avez-vous point repoussé ?

— Vous repousser, répondit Aurélié, mais je n'ai rien eu à faire de semblable, ce me semble... Ma mère m'aurait-elle caché votre démarche ? A mon insu m'avez-vous demandé en mariage ?

— Vous savez bien que je ne l'osais pas !

— Oh ! je ne devine jamais les énigmes, surtout les énigmes tristes. Quand un jeune homme éprouve pour une jeune fille ce que vous me confiez avoir ressenti, il commence par tout avouer à la famille... N'est-ce point là le chemin habituellement suivi.

— Si je l'avais pris, ce chemin, qu'auriez-vous répondu ?

— Je l'ignore.

— Je vous aimais trop pour copier ces coutumes banales, je connaissais d'ailleurs vos idées et vos goûts. Je voulais être riche avant de vous confier mon but.

— Vous l'êtes donc ?

— J'ai joué quitte ou double.

— Et vous avez perdu ?

— Tout, jusqu'à la faible espérance de me voir aimé.

— Monsieur, l'histoire d'*Un jeune homme pauvre* est un roman écrit par un écrivain de génie, mais on ne lui donne pas d'éditions dans la vie pratique... Je ne suis guère romanesque, et je place l'attente de mon bonheur dans des satisfactions très prosaïques : un hôtel, des chevaux, des toilettes des bons faiseurs. Si vous pouviez m'offrir tout cela, je vous préférerais peut-être, mais jamais, jamais, entendez-vous, je ne prendrai pour mari un homme que sa situation rendrait inférieur à moi. Et par infériorité je ne parle point de savoir, mais de position sociale, de fortune. Le bonheur ne m'a jamais paru possible sans la richesse.

— Pourquoi comptez-vous dans les plus doux, les plus puissants attachements, Aurélié ? répondit Maurice dont la voix tremblait grosses de sanglots, je vous jure d'accomplir des miracles pour mériter le bien que j'ambitionne... Promettez-moi seulement de m'attendre... J'ai vingt-cinq ans, toutes les énergies que donne la tendresse, je gagnerai une seconde fortune.

— Comment ferez-vous ? demanda-t-elle d'une voix moins dure.

— Je partirai pour l'Amérique, j'y nouerai des relations commerciales, au bout de cinq ans j'aurai réussi.

— Cinq ans ! répéta-t-elle, mais alors je serai une vieille fille. J'en ai dix-huit aujourd'hui. Mes amies, qui seront toutes établies, se demanderont si je veux coiffer sainte Catherine... Tenez, je l'avoue, tout à l'heure je me suis sentie touchée par vos regrets et vos prières, j'ai été sur le point de vous répondre : soit, patientons ! Mais le terme serait trop long pour mon courage. Réfléchissez, d'ailleurs que vous pouvez espérer un succès, mais qui peut vous manquer comme vient de sombrer votre fortune... Et ce n'est pas tout. Dans ce que vous me dites, dans votre appréciation sur les choses de la vie, je trouve des différences si grandes avec mes propres idées que, j'en suis certaine, avec les meilleurs intentions de faire

mon bonheur, vous me rendriez malheureuse. Vous m'accusez de vous avoir donné des espérances, c'est faux ! Avez-vous jamais considéré la flirtation de salon comme un engagement... Une fille comme moi peut-elle donner son cœur lorsque la famille n'est pas d'abord consultée... J'ai été coquette, soit ! j'aime les hommages, mon orgueil me répète qu'ils me sont dus. Vous avez déposé les vôtres à mes pieds à la façon dont on y mettrait une botte de roses... Mais je ne vous dois rien, et je crois pouvoir vous tendre la main en bonne camarade, en vous disant d'oublier un rêve...

— Savez-vous que de semblables rêves conduisent au suicide ?

Aurélié se mit à rire.

— Vous avez lu Werther, Jacopo d'Ortis et Oberman ; vous lisez le roman de votre vie, mauvais jeu dans notre temps de positivisme. J'ai raison : dans quinze jours vous en conviendrez ; dans un mois vous serez consolé.

— C'est votre arrêt, mademoiselle ?

— C'est une réponse.

— Il lui prit la main et la serra.

— Mon père est vieux, il m'aime, il souffre trop, permettez-moi d'aller le consoler.

— Vous partez ?

— Je pars.

— Où allez-vous ?

— Que vous importe ! après m'avoir chassé vous ne me reverrez jamais.

— Elle eut un geste d'ennui, prenant pour la comédie du désespoir ce qui était du désespoir même.

— Il la salua sans ajouter un mot.

— Le soir même je reçus une lettre contenant ce mot : " Adieu."

(La suite au prochain numéro.)

DE PARTOUT

— L'ex-impératrice Eugénie a écrit un volume de mémoires.

— Chicago a dépensé \$15 millions en liqueurs l'année dernière.

— A l'avenir, aux Etats-Unis, un étranger ne pourra obtenir de certificat de pilote ni de mécanicien.

— Un journal américain estime la présente récolte de blé des Etats-Unis à 305,000,000 de minots, soit 50,000,000 de plus que la moyenne des cinq dernières années.

— La superficie des forêts du monde entier est divisée comme suit : Canada, 900,000,000 ; Amérique du Sud, 700,000,000 ; Etats-Unis, 560,000,000 ; Europe, 500,000,000.

— Il y a maintenant quatre monastères d'Ursulines en Canada : le monastère de Québec, fondé en 1639 ; le monastère des Trois-Rivières, fondé en 1692 ; le monastère du lac Saint-Jean, fondé en 1882, et enfin le monastère de Stanstead, fondé en 1884.

— Un journal européen établit comme suit le nombre des mortalités sur le globe : Par minute, 67 ; par jour, 97,790 ; par année, 35,639,835. En revanche les naissances sont de 36,792,000 par année, 100,000 par jour et 70 par minute.

— Un Américain vient de perfectionner à un tel point l'imitation des œufs que, non-seulement leur composition chimique, mais même leur forme et leur goût ne peuvent plus les faire distinguer des œufs naturels. Seulement ils ne sont pas bons pour les couvées, même artificielles.

— Il se fabrique maintenant des bouteilles en papier. Le mélange employé est le suivant : 40 parties de chiffons de paille et 50 de pulpe de bois. La bouteille, une fois moulée, reçoit une couche d'une substance composée de sang frais, lequel défibriné et de sulfate d'ammoniaque, la rend imperméable à toute espèce de liquide.

Mlle Bébé commence à lire.

L'autre jour, elle s'exerçait toute seule, en jetant les yeux sur les premières pages de l'histoire sainte.

Tout à coup elle s'interrompt :

— Alors, Adam, il était tout seul sur la terre, dis, maman ?

— Oui, ma chérie.

— Ce pauvre homme !... Comme il devait avoir peur des voleurs !

